

Le texte étudié se trouve dans le premier épisode de la tragédie, dans le premier ὄγῳν. Dans la structure en chiasme de cette scène, la tirade d'Œdipe se trouve à la fin de la première moitié : c'est sa violence qui conduit progressivement Tirésias à révéler la vérité. Cette scène oppose donc un devin, porte-parole du dieu Apollon, et Œdipe, qui jusqu'à présent est apparu comme un bon roi, soucieux de délivrer son peuple du fléau de la peste. Mais Tirésias s'obstinant à garder le silence sur le meurtrier de Laïos, puis, accusé d'avoir participé à ce meurtre, lançant une série d'accusations contre Œdipe, celui-ci contre-attaque à son tour. Incapable d'entendre la vérité qu'on commence à lui révéler, il se braque sur la seule explication qui lui semble acceptable : la théorie du complot. Cette tirade est donc cruciale, parce que c'est en ce point exact de la pièce que l'on peut assister au basculement du bon roi en tyran.

I/ UN DIRIGEANT QUI EXERCE UN POUVOIR D'ORIGINE TYRANNIQUE

Au sens historique du terme, le terme « tyran » désigne celui qui est parvenu au pouvoir sans passer par la voie dynastique ; et c'est en ce sens qu'il faut comprendre le nom τυραννί du v.380. Dans la bouche d'Œdipe, qui exerce ce pouvoir, ce terme ne peut évidemment pas avoir de connotation péjorative.

A/ Un double retour en arrière (deux analepses) rappelle l'origine de ce pouvoir

1/ Dans les vers 383-384, Œdipe explicite le mécanisme politique d'attribution de son pouvoir :

εἰ τῆσδε γ' ἀρχῆς οὐνεχ' ἦν ἐμοὶ πόλις / δωρητόν, οὐκ αἰτητόν, εἰσεχείρισεν

Le sujet du verbe de la subordonnée relative est πόλις et Œdipe au datif (ἐμοί) est le bénéficiaire d'un pouvoir que les citoyens ont mis spontanément dans ses mains, en cadeau, sans l'avoir demandé (δωρητόν est mis en valeur par le rejet, et le parallélisme du couple antithétique et juxtaposé δωρητόν, οὐκ αἰτητόν est amplifié par une relative *paronomase*, avec deux trissyllabes *homéotéleutes*). Il s'agit donc bien d'un pouvoir délégué par la collectivité du peuple (sens globalisant de πόλις, qui sera repris plus bas par le pluriel τοῖσδ' ὅστοισιν, dans lequel l'adjectif démonstratif désigne le chœur, représentant des Thébains, qui sont ainsi pris à témoin) à l'individu (ἐμοί, pronom personnel de la 1^{ère} du sg) qui lui a semblé le plus digne de l'exercer. Ces circonstances indiquent en principe que ce n'est pas l'ambition qui a mis Œdipe sur le trône, et que ce n'est pas par la violence et la violation des droits des individus qu'il y est parvenu. Tel était bien le sens de la scène du prologue, dans laquelle le chœur est venu supplier Œdipe de lui venir en aide, comme un bon roi qu'il est.

2/ Quelques vers plus bas, une deuxième analepse remonte légèrement dans le temps par rapport à la première : les circonstances qui ont conduit la cité de Thèbes à confier le pouvoir à Œdipe sont rappelées en une petite dizaine de vers : il s'agit de l'épisode du Sphinx, dont Œdipe a été le seul à résoudre l'énigme, ce qui a délivré tout le monde du fléau. Dans cette évocation, la rupture permise par l'intervention d'Œdipe est signifiée par le jeu des temps :

- l'imparfait de la situation initiale, ὅτε... ἦν, à durée indéterminée : on ne sait pas depuis combien de temps le Sphinx était là et sévissait.
- en revanche, l'aoriste ἔπαυσα indique un événement de premier plan, qui a définitivement mis fin à cette situation. Et c'est cet événement crucial qui a déclenché le processus d'attribution du pouvoir à Œdipe.

3/ Ce qui manque dans ce rappel, c'est l'événement antérieur, celui justement qui fait problème et sur

lequel Œdipe est en train d'enquêter, parce que la Pythie a explicitement lié la peste actuelle à **la mort de Laïos, le roi légitime (βασιλεύς)**, mort qui a permis le transfert du pouvoir à un parfait inconnu ; il manque aussi dans cette analepse l'événement postérieur à l'élimination du Sphinx, **le mariage avec Jocaste, directement lié à l'accès au pouvoir** puisqu'Œdipe est τύραννος de Thèbes par mariage. Le fait qu'il ne les mentionne pas, alors qu'il sont justement la clef du problème (assassinat du père, inceste avec la mère), indique qu'Œdipe n'a pas encore de sa situation la vue globale qu'en a Tirésias, mais une perception au contraire limitée par son point de vue égocentrique et purement humain.

B/ Œdipe était bien un xenos, un étranger à la cité

Œdipe n'appartient pas originellement à la cité de Thèbes, ce qui peut être une autre caractéristique du « tyran » historique.

1/ Le motif du déplacement spatial est exprimé par le participe présent τοῦ ἐπιούντος (du verbe ἔπειμι qui signifie « s'avancer ») et le participe aoriste μολῶν (du verbe βλώσκω qui signifie « je viens »). Œdipe est l'étranger venu d'ailleurs, qui s'est imposé à la cité de Thèbes par son mérite propre et non par sa naissance. La situation est en fait très ironique puisqu'en tant que fils de Laïos, il a parfaitement le droit de se trouver sur le trône de Thèbes : s'il savait qui il est réellement, il ne serait pas τύραννος, mais βασιλεύς.

2/ C'est une fois de plus cette lacune dans l'évocation du passé qui pose problème : de quelle cité vient-il ? Qui sont ses parents ? Pourquoi les a-t-il quittés ? Qu'est-ce qui a motivé son départ sur les routes ? Et peut-être avant tout : qui lui a donné ce nom d'Οἰδίπους, qui signifie « pieds gonflés » ? quel accident en est à l'origine ? Œdipe apparaît ici comme un aventurier, un homme sans passé, et qui ne comprend pas que c'est dans le passé, mais plus loin que l'épisode du Sphinx, que se trouve la clef de la nouvelle énigme qu'il a à résoudre, et non pas ἐξ ἀρχῆς (v.385), au début de son règne. Au contraire, pour tenter de comprendre la situation présente et lui trouver un remède, il adopte une grille de lecture qui lui semble cohérente, mais qui s'avère être essentiellement paranoïaque.

II/ LA THÉORIE DU COMLOT TYPIQUE DE L'EXERCICE DU POUVOIR TYRANNIQUE

A/ L'élaboration d'une logique explicative dans la première longue phrase complexe

Tirésias venant d'accuser Œdipe d'être le meurtrier qu'il recherche, ce qu'il implique qu'il serait condamné à l'exil, pour éloigner de la cité toute souillure, la première phrase complexe de la tirade d'Œdipe tente de trouver une relation syntaxique entre des éléments distincts, ce qui pourrait constituer une explication.

- Sentence généralisante sur tous les prestiges du pouvoir suscitant l'envie.
- [εἰ / οὐνεκα / ἤν] justification de cette généralité par une hypothèse et un cas particulier : le pouvoir possédé actuellement par Œdipe, qui lui a été conféré par la cité
- identification du seul qui puisse vouloir l'en déposséder (Κρέων / ἐκβαλεῖν ἡμείρεται)
- ce qui implique des menées surnoises, en dépit des apparences (φίλος / λάτρη)
- et un complice : μάγον τοιόνδε
- [ὅστις] dont les mobiles ne peuvent être que le profit qu'il pourra en tirer : τοῖς κέρδεσιν.

B/ Justification de l'accusation dans la comparaison centrale

Les neuf vers suivants ont pour fonction de justifier ce point de vue dépréciatif sur Tirésias, en faisant appel à une comparaison entre son attitude et celle d'Œdipe lors de l'épreuve du Sphinx : le champ

lexical de la divination (μόντις / μαντείας / ἄπ' οἰωνῶν / ἐκ θεῶν του / ἄπ' οἰωνῶν) y est entrelacé avec l'évocation de la conduite d'Œdipe par une série de négations (οὐχ / οὐχί / οὔτ'... οὔτ'... / μήδεν / οὔδε) et d'oppositions : καίτοι et ἀλλά (x 2). Cette comparaison systématique est destinée à prouver l'incompétence de Tirésias et au contraire la supériorité évidente d'Œdipe en la matière.

C/ Conclusion en deux temps dans les cinq derniers vers

1/ Cette incompétence de Tirésias étant « acquise » (démontrée?), il n'y a plus qu'à tirer tous les fils, en reprenant en chiasme ce qui était formulé dans la première partie de la tirade dans une proposition subordonnée inaugurée par la conjonction [εἰ], ce qui indiquait en principe une hypothèse : l'idée d'un complot politique devient à présent une certitude : ἐκβαλεῖν ἱμεῖρεται / πειρῶς ἐκβαλεῖ. Son instigateur est désigné par l'association thématique pouvoir/Créon dans les mêmes secteurs du texte : ταύτης [ἀρχῆς] Κρέων / θρόνοις τοῖς Κρεοντείοις. Et la complicité de Tirésias, justifiée dans un premier temps par sa cupidité (τοῖς κέρδεσιν), est réaffirmée et complétée par l'image de la proximité du trône (θρόνοις / παραστατήσιν) et donc d'un pouvoir auquel il prendra part « à côté » du dirigeant Créon.

2/ Les trois derniers vers répondent à cette projection dans l'avenir (infinitif futur παραστατήσιν) par un autre infinitif futur, situé à la même place en début de vers, ἀγηλατήσιν explicitant ce que les deux complices ont l'intention de faire : jeter dehors le meurtrier pour purifier la cité (c'est exactement l'image du bouc émissaire sur laquelle René Girard a beaucoup écrit dans *Violence et sacré*). Mais la violence répondant à la violence dans une logique tyrannique, c'est avec des pleurs (κλαίων) et de la souffrance (παθών) que les deux comploteurs seront payés.

Cette explication présente une apparence de cohérence logique, propre au raisonnement paranoïaque du tyran. Mais elle indique aussi qu'il est incapable d'adopter un autre point de vue, d'admettre possible ce qui vient de lui être révélé, et de mettre bout à bout tous les éléments d'information épars dont pourtant il dispose. Le propre du tragique est ici d'opérer **une disjonction entre le spectateur, qui comprend** les paroles de Tirésias, parce qu'elles sont en fait dénuées d'ambiguïté, **et le personnage tragique qui s'enfonce dans la dénégation** et la recherche de coupables extérieurs. C'est cette distanciation intellectuelle qui permet au spectateur de comprendre dès à présent et de juger la validité de l'attitude de ce dirigeant vis-à-vis du devin.

III/ L'HYBRIS DU TYRAN

A/ L'agressivité, la violence verbale et physique (ὀργή = la colère, caractéristique du tyran)

1/ Une tendance à l'**hyperbole** dans l'expression.

- L'exclamation initiale (v.380), avec ses trois vocatifs, son superlatif par polyptote, son allitération en dentales, son apostrophe à la 2ème pers. du pluriel (ὅμιν) à des entités en quelque sorte personnifiées (richesse, pouvoir, talent), se caractérise par une emphase rhétorique assez excessive (*citez et analysez le texte*)
- Par la suite, Œdipe redouble ses caractérisations et opère des balancements assez systématiques : δωρητόν, οὐκ αἰτητόν / ὁ πιστός, ὁ φίλος / μάγον, ἀγύρτην / δέδορκε, τυφλός, ce qui renforce l'impression d'emphase excessive de son énonciation.

2/ Une **violence verbale** qui s'exprime en particulier

- par l'énumération des injures adressées à Tirésias dans les v.387-389 (*citez le texte*) et qui

culmine sur l'adjectif τυφλός, ce qui constitue une ironie tragique dans la mesure où c'est actuellement Œdipe qui est incapable de clairvoyance sur sa propre situation.

- L'exaspération se traduit aussi par la série des impératifs à valeur d'interjections : ἐπεὶ φέρ' εἰπέ (v.390) qui inaugure une série de propositions entrecoupées, dont la cadence est de 3 vers maximum, donc bien plus courtes que la longue période initiale et charpentée de 10 vers.

3/ Cette violence verbale menace de se transformer en **violence physique**, comme en témoignent les trois derniers vers que nous avons analysés ci-dessus (Pasolini l'a représentée dans son film).

B/ L'orgueil de celui qui se place au-dessus des dieux

1/ L'attitude la plus outrancière est évidemment dans cette tirade la négation de l'art divinatoire (μαντεία), au nom d'une autre forme de savoir (γνώμη). Au savoir de Tirésias, fondé sur l'observation des oiseaux et la connaissance prophétique accordée par un dieu (citez le texte), s'oppose ici la figure d'un Œdipe, fier d'avoir résolu l'énigme de la Sphinge sans le secours des instruments traditionnels des devins, avec la seule force de son esprit humain, rationnel (chez Sophocle : attention à ne pas confondre avec sa solution expéditive chez Pasolini). Le groupe nominal ironique ὁ μηδὲν εἰδὼς Οἰδίπους sonne ici comme la revendication d'un savoir supérieur, avec l'utilisation délibérée du verbe οἶδα (je sais) sous la forme de son participe présent εἰδὼς. On peut alors jouer sur les mots, et en l'occurrence sur le sens du nom Οἰδί-πους qui, dans ce contexte, pourrait signifier « celui qui sait à propos des pieds » (en référence au nombre de pieds de l'être qui était l'objet de l'énigme du sphinx) !

2/ Mais la suite de la pièce prouvera que c'est bien Œdipe qui est aveugle en cet instant, et non Tirésias : cette auto-valorisation, justifiée mais excessive par sa démesure, est bien celle d'un personnage qui, pour l'instant, est incapable de reconnaître ses limites et la toute-puissance des dieux qui pourtant lui ont envoyé un certain nombre de messages d'avertissement, dont il a peut-être oublié l'existence ou dont il nie la valeur, comme Jocaste, un peu plus tard dans la pièce, le fera elle aussi en se moquant des prédictions des devins qui ne se produisent jamais...

La question à se poser à présent est celle de la cohérence d'un personnage, joué par le seul protagoniste, qui a inauguré la pièce par la figure d'un bon roi protecteur de ses sujets, qui en cet instant manifeste un décrochage de la réalité typique du tyran craignant pour son pouvoir, mais qui finira la pièce en faisant justice lui-même et en se crevant les yeux pour se punir de l'aveuglement qu'il manifestait au moment même où il se moquait de la cécité de son adversaire. S'agit-il d'une incohérence psychologique grave ? Et quel peut être l'intérêt de Sophocle à insister alors sur la figure du tyran : cette insistance est-elle de nature politique, et a-t-il un « message » à délivrer à la démocratie athénienne ?

Ce serait faire injure à l'un des plus grands dramaturges de l'antiquité que de lui reprocher une maladresse dans la construction de son personnage. L'effet le plus évident de l'auto-aveuglement actuel d'Œdipe en tyran est que son refus de voir la réalité en face repousse à plus tard la révélation et la rendra d'autant plus choquante pour lui. Cette « tyrannie » momentanée va amplifier d'autant le choc de la révélation finale, et l'effondrement de son personnage sera d'autant plus impressionnant et terrifiant. Or, comme le théoriserait Aristote justement à partir de la pièce *Œdipe Roi*, « terreur et pitié » sont les deux composantes de ce qu'il appellera la « catharsis ».

Par ailleurs, il est évident que l'objet principal de cette pièce est de faire réfléchir à la destinée humaine dans ses relations avec le destin et les avertissements des dieux : la question de la tyrannie, au sens politique du terme, est centrale plutôt dans *Antigone*, avec le personnage de Créon, ce que nous allons voir à présent.